

Recherches sociographiques



Vivian LABRIE, *A.B.C. Trois constats d'alphabétisation de la culture*

Jean-Paul Hautecoeur

Volume 28, numéro 1, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056279ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056279ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hautecoeur, J.-P. (1987). Compte rendu de [Vivian LABRIE, *A.B.C. Trois constats d'alphabétisation de la culture*]. *Recherches sociographiques*, 28(1), 175–178.
<https://doi.org/10.7202/056279ar>

Vivian LABRIE, *A.B.C. Trois constats d'alphabétisation de la culture*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 246p.

On sort de la lecture de Vivian Labrie avec une nouvelle attitude face aux livres, on se surprend à être plus attentif aux traces écrites dans le paysage : on les voit comme des objets, on prend acte de leur place, de leur volume, leur poids, leur quantité, leur couleur autant qu'on peut être intéressé par leur message, intérieur ou extérieur. On a pu incorporer inconsciemment les catégories de l'auteur dans la perception des objets de lecture, comme je viens de le faire : objets ouverts ou extérieurs, pour désigner les grappes de signes alphabétiques à la surface du champ visuel ; objets fermés, ou intérieurs, qu'il faut ouvrir pour pouvoir lire, comme le livre. En fait, celui-ci présente deux faces : fermé, donné à lire par sa surface ou sa couverture, c'est un objet ouvert ; ouvert, donné à lire pour ce qu'il renferme, c'est un objet fermé ! On se prend à jouer avec les catégories classificatoires qui seraient réversibles comme les chandails Beneton, à déjouer les postulats d'évidence ainsi qu'à éviter les valorisations métaphysiques du type apparence/réalité, illusion/vérité, surface/profondeur, etc. On apprend à circuler dans la ville parmi la pléthore des messages avec légèreté, détachement, plus d'attention, moins d'adhérence, comme s'ils étaient tous « fugitifs », cette troisième classe d'objets de lecture par laquelle Vivian Labrie désigne les messages électroniques.

A.B.C. peut être pris à lettre, comme un manuel d'alphabétisation. On n'y apprend pas l'alphabet, mais à lire la cité alphabétisée, à constater l'état d'alphabétisation matérielle de notre culture, à déjouer certains mythes faisant de la chose écrite une vertu à s'approprier pour le salut personnel comme pour celui de la civilisation. L'auteur de ce manuel se situe explicitement sur les traces de Paulo Freire : l'alphabétisation aux faits de culture doit être critique et conscientisante plutôt qu'accumulatrice ou thésaurisante. Son point de vue veut être populaire plutôt qu'élitiste. Les objets de lecture, les mots pour les dire, les catégories pour les classer ne sont pas extraits du registre savant mais de l'expérience quotidienne ordinaire. Et pour mieux faire comprendre ses messages, elle procède comme avec les enfants, en faisant des petits dessins, en montrant des images. Elle montre comment elle chemine dans son aventure de lecture, elle décrit le mode d'emploi de ses outils, elle donne des trucs pour qu'on invente ses propres outils, elle suggère vivement de s'essayer soi-même plutôt que de la lire jusqu'au bout. On est bien tenté de jouer, mais on lit aussi jusqu'à la fin (qui n'en est pas une), pris au jeu du conte du monde ordinaire qui est aussi un exercice de comptabilité des objets écrits dans l'espace. Un « constat d'évidence », dit Vivian Labrie, mais pas à la manière brute ni brutale du constable : l'ethnographe a appris des conteurs oraux la précision mais aussi la magie de la parole ; des artistes et des enfants, elle a assimilé la communication picturale ; des éducateurs consciencieux et passionnés, elle a saisi le tour de donner le goût d'apprendre.

Ce manuel fantaisiste d'alphabétisation à la lecture de notre culture ordinaire participe à la production généreuse des signes qu'il observe : deux tomes format 8½ × 11, serrés, réunissant sept essais sur la lecture, le fruit de cinq ans de travail à l'Institut québécois de recherche sur la culture. Je n'ai vu que le premier tome, consacré à la phénoménologie de la lecture et des faits de parole, en trois essais : le mythe organisateur de notre domestication à la chose écrite, « Il faut lire » ; le modèle des faits de parole ou une démonstration originale de la boîte à outils langagière ; le texte urbain à lire et à répertoire pour comprendre plus objectivement la place des signes alphabétiques dans

notre culture, leurs fonctions, leurs connotations, leurs dysfonctions. Le deuxième tome doit être consacré aux lecteurs, aux pratiques de lecture, aux sujets plutôt qu'aux objets. On l'attend.

L'intention de l'auteur : montrer que les choses ne sont pas si simples et, en même temps, simplifier l'énoncé pour être mieux écoutée et comprise. Ce simple à complexifier autant par la pensée que par l'observation méthodique, ce sont les clichés agglomérés dans la croute idéologique ainsi que les doctrines culturelles, qui peuvent être savantes, politiques, ethnocentriques, en fait toutes centriques. L'objectif : faire l'évidence, ce qui donne les trois essais nommés « constats ». Pour ce faire, il faut bien commencer par démonter les imposantes constructions instituées, symbolisées dans le dessin par un piédestal ou deux sur lesquels sont juchés deux angelots, l'un lisant, l'autre écrivant. Comme l'auteur est non violente, elle ne va pas dynamiter les colonnes. Cultivant le doute, ingénue, elle va multiplier à la base les paradoxes du type « on peut lire sans savoir lire » ou « l'auteur n'est pas l'auteur », pour mieux pervertir la doxa, amollir les colonnes, faire baisser le regard, focaliser sur la surface des choses, animer le prétendu désert.

Son gourou lui a montré à ouvrir l'œil, les deux et le troisième : « À la loi du livresque "*Scientia cum libro*", l'anthropologiste du Mimisme répond par une autre maxime "*Scientia in vivo*"... » (Marcel Jousse). Tel est aussi son projet : pratiquer la science en rase-mottes, dans la rue, le corps attentif, l'esprit léger, avec beaucoup de plaisir communicant. Montrer, aider à voir, plutôt que démontrer. Observer, constater, en arriver à contempler en toute conscience l'évidence, pour représenter la parole comme la Voie ou Tao en une série de petits dessins animés et reliés par la Voie. Pas si flyé ! On ne nous renvoie pas au piédestal. Ce petit dessin est ensuite décomposé et analysé systématiquement pour pouvoir rendre compte de toutes les possibilités des actes de parole, comme au laboratoire de chimie on va des corps composés aux corps simples, puis de ceux-ci à de nouvelles combinaisons, toutes comprises dans un formulaire. On passe de l'alchimie — « Et le verbe s'est fait chair » — à la chimie ou à la boîte à outils, comme dit Vivian Labrie, avec le mode d'emploi et des exemples d'utilisation possible. Toutefois on n'a pas l'illusion d'entrer en formation professionnelle avec la promesse de réussir la transmutation de la parole en corps vivant : l'outillage était fait pour jouer à monter et démonter des situations de parole, pour jouer à penser. L'important est de savoir le construire, d'y prendre goût. Quant aux constructions, elles peuvent bien s'écrouler comme les deux tigres en papier de la page couverture.

Le genre de *A. B. C.* ? Ni celui du traité, on l'a compris, ni celui du manuel scolaire ou populaire. Si on veut encore y voir un manuel comme le titre y invite, ça sera un abécédaire d'ethnographie, destiné à l'initiation de tout le monde, ou presque. On y apprend comment partir en recherche, à commencer par l'attitude face aux monuments, momies, ordres de tous acabis : le doute, l'observation sceptique. On y apprend des trucs méthodiques pour subvertir en douce les modèles sublimés : chercher minutieusement, au jour le jour, les paradoxes, les anomalies, les différences et les noter, en faire des croquis, des photos, les conserver, les observer, les comparer, les classer, confronter les parasites aux modèles qui pourront alors apparaître comme des subterfuges, des parasites de parasites, des vérités banales et éphémères au même titre que les autres. On y apprend aussi à construire ses propres outils, à patenter un laboratoire de nomade avec les moyens du bord et du moment : à même son corps, dans la nature, avec le

plus de bon sens possible, tous sens éveillés. Pour mieux constater et, par là même, faire l'évidence possible contre l'évidence prescrite. On s'en sortira, assez chargé sans doute, avec des collections plus ou moins maniaques d'objets, de faits, de mots, d'images. Si l'on a bien assimilé l'exercice de légèreté d'esprit, on saura transformer ou transmuier la matière : on en fera un autre livre, un nouvel événement fugitif, comme par exemple ce roman d'une historienne, composé en partie avec des listes de mots transcrits du paysage quotidien (RéGINE Robin, *La Québécoise*).

Vivian Labrie, elle, a écrit une sorte de conte pour adultes alphabétisés à partir de ces morceaux de ville et de papier. Ses deux tomes 8½ × 11, livrés comme un abécédaire universitaire ou comme un double rapport d'institut de recherche, avec liste des publications de l'Institut, liste des documents iconographiques, liste des figures, liste de tableaux, bibliographie évidemment et table des matières, plus pedigree disciplinaire au dos de la couverture, pourraient, s'ils n'étaient que cela, être posés à la place des angelots sur les deux piédestaux de la culture savante ou institutionnelle. Deux *must* d'alphabétisation cultivée. Il n'en est pas ainsi, ou pas tout à fait.

L'auteur a fait une partie de son initiation à l'université et dans les livres. L'autre a été faite au contact de la culture orale, auprès des conteurs acadiens, épisodiquement auprès d'« analphabètes » locaux ou étrangers, aussi auprès des enfants, analphabètes avant la lettre. Cette tension entre les deux expériences culturelles, entre l'écrit et l'oralité, est le lieu de son interrogation. Elle demande : « Que perd-on en devenant un intellectuel ? » (p. 90). Si on demande : « Que gagne-t-on en passant par la double initiation ? », ou par les formes multiples de la parole, on obtient quelque chose comme l'*A.B.C.*, un conte oral et pictural.

Ce conte moral tient tout entier dans un tableau divisé en sept morceaux, traversé par un flux ou fluide qui fait leur cohésion imaginaire (p. 13). On apprendra, au deuxième essai, que ce flux est la parole, qui a pour fonction de relier les morceaux et de transmettre les messages. Au premier, que l'archétype du message rituel est le conte. Ainsi, dans ce premier essai, au commencement, il y a « Zoupic ». Mais Zoupic est un fétiche, un artefact moderne, un mythe dérisoire écrit pour l'édification des enfants, un mauvais conte mal commencé, pas terminé, horriblement illustré. Il trône sur un piédestal : on va l'y déloger. Et on va réécrire l'histoire, la raconter autrement pour ne pas mystifier les enfants et leur apprendre à découvrir eux-mêmes l'« évidence » cachée, avec des instruments qu'ils peuvent construire eux-mêmes, en leur donnant le goût de s'essayer.

À la fin du premier tome, on est seulement au troisième épisode : on vient de traverser la ville de Québec, non pour ramasser du bois mais des objets écrits. Il y a des traces, on a appris à circuler, à décoder des messages, on ne risque plus trop de se perdre. On sait que le secret qui relie le tout c'est la parole ou la Voie. Qu'est-ce qui va se passer après ? Il y aura des gens, alors on va quitter la forêt des signes. Est-ce qu'il y aura des ogres, des sorcières, des fées, des princes et princesses, des animaux attirants, répulsifs ? Quelles autres épreuves ?

Vous voyez, on attend la suite. L'auteur dira encore qu'on peut le faire soi-même. Elle montrera quand même comment on peut s'y prendre, et s'y laisser prendre.

Post-scriptum

J'ai dit conte moral. Au début, il y avait quand même l'appréhension d'un essai moraliste. Les pages 41 à 47 sont moins légères, enfermées dans un manichéisme politico-moral, inspirées entre autres de Paulo Freire, du platonisme de l'ombre et de la lumière, d'un militantisme justicier. Comme si le *beruf* humaniste de l'intellectuel devait consister en la réconciliation des contraires, à « rendre l'ombre consciente », à trouver le « juste équilibre » entre le pour et le contre ou le bien et le mal. Heureusement, la suite est plus « légère » au sens de Nietzsche, même si le propos demeure moral. On devine que l'auteur a eu du plaisir à donner des coups de pied à Zoupic. Nous aussi !

Une attente non comblée dans cette ethnographie des objets de lecture : les « objets fugitifs ». Ce laboratoire n'est pas exploré. Pourtant, il y en avait un signe inquiétant dans Zoupic, que Vivian Labrie a bien repéré : « le monde de la donnée » (p. 64). Fugitives seulement en apparence, ces informations mises systématiquement en mémoire à grands frais. Selon quelle logique ? Pour quelles fonctions ? Sous quelle autorité ?... Par comparaison à ces interrogations actuelles, immédiatement futuristes, la cartographie des lieux de lecture dans la ville de Québec risque d'apparaître vite anachronique. Si l'on n'entre pas dans le monde de la donnée dans les quatre prochains essais, il y aura un autre livre à écrire sur l'alphabétisation de la culture, ou sa désalphabétisation.

Jean-Paul HAUTECŒUR

*Direction de l'éducation permanente,
Ministère de l'éducation.*

Roland CHAGNON, *Trois nouvelles religions de la lumière et du son : la Science de la spiritualité, Eckankar et la Mission de la lumière divine*, Montréal, Paulines/Mediaspaul, 1985, 375p.

Les nouvelles religions « ont envahi le Québec », nous précise-t-on sur la couverture de l'ouvrage, « venant par le fait même bousculer les certitudes les plus chères et les habitudes les plus enracinées ». Cette nouvelle pluralité religieuse semble condamner les fidèles, et les chercheurs derrière eux, à explorer le « terrain ». Roland Chagnon est un familier de ce terrain. Après ses enquêtes sur les Charismatiques et l'Église de scientologie, il nous livre cette fois le résultat de ses travaux auprès de trois nouvelles religions, toutes des spiritualités d'inspiration orientale.

La Science de la spiritualité, Eckankar et la Mission de la lumière divine ont été regroupées dans un même ouvrage, parce que recommandant toutes trois à leurs adeptes la méditation sur la lumière et le son, bien qu'admettant des variantes à cet égard. Dans la pensée religieuse indienne, son et lumière constituent des manifestations, encore perceptibles, de l'énergie créatrice originelle. Les exercices de méditation permettent aux dévôts de capter les signaux des régions sacrées et purement spirituelles de l'univers, qui les feront parvenir au salut ou à la réalisation spirituelle (p. 8). Ainsi, leur âme, parcelle de la divinité, pourra amorcer son retour vers « sa vraie demeure », chemin révélé, dans le cas des trois groupes, par l'intermédiaire d'un gourou ou d'un maître.